

— Césarine, m'écriai-je, pardon, oh! pardon de t'affliger ainsi, mais le devoir, mais la vérité, dictent mon langage.

Elle tourna vers moi ses yeux éplorés, et répéta en me regardant avec surprise :

— Le devoir... la vérité ?...

MOI. — Ah! je regrette aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de n'être pas riche, riche à millions!

CÉSARINE. — Mon Dieu, Fernand, est-ce l'agitation où je suis, est-ce manque d'intelligence? mais je vous comprends de moins en moins. Que parlez-vous de millions?

MOI. — Hélas! si je possédais des millions... je ne ressentirais pas les incertitudes et l'appréhension qui me navrent.

CÉSARINE. — Quelle appréhension?

MOI. — Césarine... il y a un mot odieux qui ne devrait pas être prononcé entre nous : le mot *argent* !... et cependant...

CÉSARINE. — Oh! mon Fernand, je devine la délicatesse de ton cœur!... je devine pourquoi tu regrettes de n'être pas riche à millions! Ma fortune? voilà donc ce qui cause tes appréhensions, tes incertitudes? ma fortune! Ah! soyez béni, mon Dieu, je vous rends grâce!... Je m'étais alarmée à tort!

M<sup>me</sup> Jefferson prononça ces derniers mots avec une expansion si radieuse, avec un tel accent d'allègement, que je frissonnai...

Convaincue sans doute que, par délicatesse, je reculais devant la disproportion de fortune que je supposais, Césarine semblait me donner à entendre que, grâce à Dieu, mes scrupules étaient vains, son mari ne lui ayant légué sans doute qu'une modeste aisance...

Cette découverte ne dépassait pas mes prévisions; cependant je restai pendant un moment atterré de l'interprétation donnée par M<sup>me</sup> Jefferson à mes paroles inachevées, dont le sens était, dans ma pensée, absolument contraire à celui qu'elle lui attribuait. Serrant alors avec force mes deux mains dans les siennes, et attachant sur moi ces grands yeux dont la langueur brûlante me troubla de nouveau, elle reprit d'une voix palpitante de bonheur :

— Quoi... mon Fernand... ma fortune est le seul obstacle à notre mariage? Ton exquisite délicatesse s'émeut... s'effraie... parce que tu me crois riche à millions... De là ton regret de n'être pas aussi riche que moi? Rassure-toi, mon ange aimé, je ne possède qu'un très modique revenu.

— Telle est donc la triste réalité! pensai-je avec accablement.

Mes dernières espérances s'évanouissaient comme un songe; il ne me restait plus qu'à trouver des raisons plausibles pour rompre avec M<sup>me</sup> Jefferson; si enivrante que fut sa beauté, si éperdument amoureux que je me sentisse encore, si sérieuse que me parût pour l'avenir la garantie de ses principes religieux... ce mariage devenait impossible.

Tâchant alors de me tirer de mon mieux de cette position difficile, en sauvegardant les apparences, je repris :

— Oui... vous êtes presque pauvre, ma Césarine... je m'en étais douté à l'aspect de ce modeste appartement où rien ne rappelait votre opulence passée; aussi vous disais-je que pour la première fois de ma vie « je regrettais de n'être pas riche à millions! »

CÉSARINE. — Quoi! parler encore de millions?

MOI. — Mon amie, lorsque j'ai fait allusion à cette misérable *question d'argent* qui n'aurait pas dû être prononcée entre nous, vous m'avez interrompu... et vous vous êtes complètement méprise sur le sens de mes paroles.

CÉSARINE. — Comment cela?

MOI. — Vous avez supposé que je vous croyais riche à millions, et que ma délicatesse s'effrayait à la pensée d'épouser une femme dix fois plus riche que moi...

CÉSARINE. — Telle n'était donc pas votre pensée?

MOI. — Loin de là! je faisais non pas allusion à votre opulence, mais à la fortune que vous deviez naturellement m'attribuer!... Or, Césarine... si pénible que me soit cet aveu... je dois vous le faire... je suis presque entièrement ruiné.

CÉSARINE. — Grand Dieu!... Que m'apprenez-vous?

MOI. — La révolution de 1830 m'a porté un coup désastreux; j'avais placé des fonds dans des entreprises industrielles, ils y ont été engloutis; j'ai dû vendre ma terre à vil prix, afin de remplir mes engagements; il me reste au plus un capital de quatre-vingt mille francs; j'ai malheureusement continué de vivre avec un certain luxe, mais je vois l'abîme où je cours; je suis décidé à trancher dans le vif et aller m'enterrer au fond d'une province jusqu'à la fin de mes jours.

CÉSARINE. — Ainsi vous êtes ruiné, Fernand?

MOI. — Oui... ou peut s'en faut!

CÉSARINE. — Cela m'afflige pour vous... mais

non pour moi... Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez ruiné... puisque vous m'aimez?

MOI. — Je vous le dit en toute sincérité, mon amie, notre rencontre imprévue, en réveillant en moi un amour plus vif encore que par le passé, m'a causé une sorte de vertige; hier, cette nuit, ce matin, tout à l'heure... subissant votre charme irrésistible, je ne réfléchissais pas... mais soudain j'ai été rappelé aux tristes nécessités de la vie, lorsqu'est venu le moment d'enchaîner à jamais par une promesse votre destinée à la mienne.

CÉSARINE. — Fernand, écoutez-moi, je vous en supplie... le peu que vous possédez encore, et ce que moi-même... je possède nous suffit.

MOI. — Pauvre ange aimé, je vous comprends : « Qu'importe la fortune! notre amour nous reste; nous vivrons dans quelque modeste et riante retraite ignorés de tous! »

CÉSARINE. — Quoi... mon Fernand... une pareille existence ne te semble pas céleste?

MOI. — A cette existence je me résigne, la nécessité m'y contraint; mais pour rien au monde je ne voudrais, Césarine, vous imposer les privations que je dois subir; je vous disais que pour la première fois de ma vie je regrettais de ne pas posséder des millions... oh oui, car la vie que j'aurais rêvée pour vous si belle, pour vous qui parez le luxe plutôt qu'il ne vous pare, eût été une vie splendide, rayonnante comme votre beauté! Mais vous voir réduite à la médiocrité, mais vous exposer peut-être à la réaction chargée, amère des ressentiments de ma ruine, ressentiments que la solitude aigrira sans doute! non, Césarine, non; j'ai trop conscience de moi-même; j'apprécie en mal comme en bien... ma valeur; oh oui, riche comme je l'étais autrefois, mûri par l'expérience d'un premier mariage; vous aimant comme je vous aime, Césarine; vous connaissant ainsi que je vous connais, j'aurais répondu de notre bonheur; mais vous voir réduite, pauvre ange, à une condition si opposée à celle que j'aurais désirée pour vous... franchement, cela m'est impossible! chaque jour je me dirais : « Elle s'est sacrifiée à moi! un autre sans doute (et son dernier mariage le prouve), un autre lui eût offert une existence digne d'elle, mais près de moi elle végète... elle endure presque des privations!... » Non, non... une pareille résolution est au dessus de mes forces! Plus heureuse que moi, Césarine, il vous reste du moins la consolation d'une piété fervente...

CÉSARINE. — Ainsi, Fernand, si vous possé-

diez cent, deux cent mille livres de rentes, ou seulement la fortune que vous avez perdue, vous m'épouseriez si pauvre que je sois?

MOI. — En doutez-vous! Pouvez-vous me faire cette question?

CÉSARINE. — Si j'acceptais votre main dans ces conditions, vous ne m'accuseriez d'aucune arrière-pensée cupide.

MOI. — Moi, grand Dieu! Ah!... de votre part ce soupçon m'est pénible.

CÉSARINE. — Vous ne me reprocheriez pas de manquer de délicatesse en vous épousant, moi si pauvre... vous si riche?

MOI. — Pouvez-vous le croire?

CÉSARINE. — Alors, ce que vous me verriez faire sans me mésestimer, vous le feriez vous-même?

MOI. — Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. — Enfin, si j'avais été aussi riche que vous souhaitiez de l'être, afin de rendre mon existence splendide, vous m'auriez épousée sans la moindre hésitation?

MOI. — Sans hésitation... je ne sais... Il est des disproportions de fortune devant lesquelles les scrupules de la délicatesse s'éveillent.

CÉSARINE. — Quoi! mon ami, vous admettez que moi pauvre je n'éprouve aucun scrupule à vous épouser si vous étiez riche, et ces scrupules, vous les éprouveriez? ils seraient un obstacle à notre mariage si je possédais de grands biens?

MOI. — Césarine... à quoi bon ces vaines suppositions?

CÉSARINE. — Et si ce n'étaient pas de vaines suppositions?

MOI. — Comment?

CÉSARINE. — Si j'avais voulu me donner une fois de plus l'adorable plaisir d'admirer la noblesse de votre cœur, l'élevation de votre caractère, mon ami, en vous mettant à l'épreuve?

MOI. — M'éprouver!

CÉSARINE. — Si cette épreuve, bien inutile, je le savais d'avance, m'avait plus que jamais démontré, mon Fernand, la délicatesse de votre âme, votre sagesse, votre prudence, votre tendre sollicitude pour moi? Oui, car enfin autrefois vous m'avez dit : « Césarine, j'ai juré de vous épouser, je suis prêt à accomplir ma promesse en honnête homme; mais en honnête homme je dois vous l'avouer, je ne me sens pas mûr pour le mariage. » Aujourd'hui, fidèle à votre passé, vous me dites : « Césarine, je vous aime aussi passionnément que jamais, mon plus ardent désir

serait de m'unir à vous, mais ma fortune a été presque entièrement détruite par les événements; cette perte m'est doublement sensible à cette heure, parce que j'aurais voulu vous entourer de toutes les somptuosités du luxe; je peux, moi, me résigner à la médiocrité; mais vous faire partager mon existence précaire... non, non... mon caractère, déjà aigri par ma ruine, s'aigrirait davantage encore en vous voyant subir des privations; non, encore une fois, non! Oh! je le sais, un fou, un égoïste répéterait ce dicton vulgaire: *une chaumière et son cœur*, et se dirait: épousons d'abord cette femme qui réveille en moi une ardente passion que je ne peux satisfaire que par le mariage, celle dont je suis épris ayant des principes trop arrêtés pour consentir à être désormais ma maîtresse!

MOR. — Césarine... mon Dieu, que dites-vous?

CÉSARINE. — Mon Fernand, de nouveau vous m'aimez passionnément. Une femme ne se trompe pas sur l'impression qu'elle produit... oui, un égoïste aurait dit à votre place, épousons d'abord, advenue que pourra! Devant cette folle et égoïste résolution, vous avez reculé, mon ami, et au bonheur, au repos de mon avenir, vous avez vaillamment sacrifié votre amour! Soyez béni, mon Fernand, et surtout pardonnez-moi cette épreuve; mais, hélas! il s'agissait pour moi et surtout pour vous d'un engagement sacré! Je voulais l'entourer de toutes les garanties désirables. Rassurez-vous donc, mon Fernand, je suis riche... oui, riche à millions, ainsi que vous désiriez de l'être! vos vœux sont comblés, cette immense fortune est à vous, tout à vous, je n'en veux rien garder! Et maintenant, dites, mon ami, dis, mon amant, veux-tu épouser la pauvre Césarine? le veux-tu dis?

Mme Jefferson prononça ces derniers mots avec un accent passionné, en me couvant de ses grands yeux humides et ardents; elle était si séduisante, si provoquante en ce moment, la soudaine révélation de sa fortune me causait un tel éblouissement, qu'incapable de raisonner, de réfléchir, et, j'en jure Dieu, subissant cent fois plus le charme irrésistible de la femme que celui de la millionnaire, pensant même qu'elle me trompait peut-être sur sa situation de fortune, afin de m'arracher une promesse que je ne pourrais rétracter sans indignité, je me jetai éperdu à ses pieds en m'écriant:

— Je t'aime! je t'aime!... Je veux que tu sois à moi... pauvre ou riche... Ciel ou enfer! Césarine, tu es à moi!!!

Mme Jefferson, cédant à un entraînement invincible, me serra fortement contre son sein palpitant; ma bouche effleura la sienne; mais aussitôt, me repoussant et se dégageant de mes bras, elle alla se jeter à genoux devant le crucifix, leva vers lui ses mains jointes, et murmura d'une voix défaillante:

— Oh! mon Dieu!... vous qui m'avez consolée, soutenue dans mes afflictions, donnez-moi la force de lui résister, faites que, réhabilitée de ma faute passée, j'arrive à l'autel le front haut... et sans honte...

Ce mélange d'amour brûlant et de piété fervente, l'inexprimable beauté de Césarine, ainsi agenouillée, je ne sais quel frénétique désir de disputer au ciel cette âme chancelante, me donnèrent une sorte de vertige. Je saisis dans mes bras Mme Jefferson agenouillée, et je la forçai de se relever. Mais, échappant de nouveau à mon étreinte, elle s'écria, d'un ton de douloureux reproche, à la fois rempli de tendresse et de dignité:

— Ah! Fernand! respectez celle qui sera si fière de porter... d'honorer votre nom!

Puis, profitant de mon trouble, elle courut à sa cheminée, sonna vivement et par deux fois, en me disant d'une voix altérée:

— Mon ami, de grâce, calmez-vous, ma femme de chambre va entrer dans un moment.

Ces mots me rappelèrent à moi-même; je me jetai sur un siège; Mme Jefferson se rassit à quelque distance de moi, et pendant un instant nous gardâmes le silence; bientôt la mulâtresse parut à la porte du salon et dit:

— Madame m'a sonné!

— Aurore, approchez de ce divan ma table à écrire, — répondit Césarine.

La mulâtresse obéit et se disposa à se retirer, mais Mme Jefferson ajouta:

— Restez.

Puis elle commença d'écrire deux lettres d'une main tremblante encore d'émotion; ces lettres écrites, elle dit à sa femme de chambre de lui allumer une bougie afin de cacheter les enveloppes; ceci fait, et s'adressant à moi:

— Monsieur Duplessis, seriez-vous assez bon pour remettre, la plus tôt possible, cette lettre à M. Turpin, mon notaire; il s'agit de l'affaire en question. Il vous donnera tous les renseignements possibles sur ce que vous savez.

Je pris presque machinalement la lettre de Mme Jefferson; au moment de me confier la seconde missive, elle ajouta:

*Two unbound numbers precede this & the two that are bound in here belong to the unbound set up to go by*

sa première acroté; j'avais depuis longtemps rompu avec tout plaisir, avec toute distraction; ma vie amoureuse et dissipée, s'était pour ainsi dire un moment arrêtée sous le coup du violent chagrin où m'avait jetée la mort de mon ancien ami; mais à mesure que ce chagrin, comme tout chagrin, s'apaisa, je me sentis renaître pour le plaisir, je reçus et j'allai voir mes amis, longtemps négligés; triste encore, je cherchai quelques distractions dans mes habitudes passées.

Alors, mon serment d'épouser Césarine, auquel je voulais, d'ailleurs, rester fidèle, commença de m'apparaître, non plus comme un port assuré contre les orages des passions, mais comme le tombeau de ma vie de jeune homme.

Je m'effrayais de me marier à vingt-six ans; je me demandais, dans un sentiment de très sincère intérêt pour Césarine, si je me sentais capable de répondre de son bonheur?

Je m'avouais, en me l'exagérant peut-être à dessein, l'impression qu'une ou deux jolies femmes m'avaient fait éprouver, depuis que mes regrets de la mort d'Hyacinthe s'étaient un peu calmés,

Plus tard, mes doutes se transformèrent.

Je ne me demandai plus si j'étais digne et capable d'offrir à Césarine de sérieuses garanties pour l'avenir, mais je me demandai si elle-même m'en offrait... comme je l'avais cru d'abord.

Les craintes presque prophétiques d'Hyacinthe, à ses derniers moments, commençaient à se réaliser.

Je finis par me dire:

— « Césarine a trompé Hyacinthe; pourquoi, une fois ma femme, ne me tromperait-elle pas aussi?

— « Sans doute elle m'a aimé d'amour, mais souvent, à l'amour le plus ardent, succède la froideur, la satiété... Il faut d'ailleurs l'avouer, depuis l'interruption de nos rendez-vous avec Césarine, depuis qu'elle ne m'apparaît plus comme autrefois, entraînant de passion et de volupté, mais grave, mélancolique et souvent baignée de larmes, j'ai senti le refroidissement me gagner? Ne peut-il pas aussi la gagner? Et lorsqu'elle n'aura plus d'amour pour moi, n'ai-je pas à craindre que, cédant à l'ardeur de sa nature, Césarine ne me traite comme Hyacinthe, et que, conservant peut-être pour moi de l'attachement, du respect à sa façon, elle ne prenne un amant? »

Or, à cette pensée de ridicule et de honte, tout se révoltait en moi; je ne me sentais à l'endroit de mes aventures conjugales, ni la placidité, ni la philosophie d'Hyacinthe.

Plus tard, enfin, j'allai plus loin.

Je me demandai si j'avais été le premier amant de Césarine?

Elle m'avait mille fois affirmé, avec l'accent

Fernand Duplessis. — No 3.

d'une sérénité parfaite, que j'avais été son premier amour. Mais les femmes sont si impénétrables!...

Et d'ailleurs Césarine ne s'était-elle pas pour ainsi dire jetée à ma tête? Une femme jusqu'alors irréprochable aurait-elle montré si peu de réserve?

Ainsi que moi, Jean Raymond avait vécu dans l'intimité d'Hyacinthe... Qui me disait que, comme moi, il n'avait pas été l'amant de Césarine? Rien ne me prouvait que mes doutes fussent fondés, rien ne me prouvait non plus qu'ils ne le fussent pas... Je m'étais d'ailleurs montré crédule et facile à cet égard, peu soucieux de cette jalousie rétrospective; mais au moment de contracter un engagement éternel, qui pouvait plus tard mettre en question mon repos, mon honneur, je trouvais mes irrésolutions fort légitimes.

Enfin j'en vins à regarder ce mariage comme une folie, et à considérer le serment solennel juré à Hyacinthe comme un entraînement irréfléchi, comme une promesse impossible à réaliser.

La faiblesse de mon caractère, la crainte de désespérer Césarine m'empêchèrent longtemps de lui laisser seulement proposer mes hésitations; elle avait récemment fait quelques allusions à notre futur mariage d'un air si convaincu, que, loin de la désabuser, j'avais encouragé ses illusions, remettant de jour en jour une explication décisive.

Souvent je m'étonnais du manque de pénétration de Césarine au sujet de mon refroidissement; la cause de cet aveuglement était fort simple: elle me croyait toujours sous la pénible impression de la mort d'Hyacinthe, et elle était elle-même très préoccupée.

Voici pourquoi.

Vers le commencement de l'hiver, deux mois environ après la perte de mon ami, étant venu, selon mon habitude, voir Césarine, je lui trouvai toujours un air mélancolique, mais cependant tempéré par une expression de bonheur contenu.

— Mon ami... — me dit-elle, — vous avez dû vous apercevoir que depuis quelque temps... je suis très absorbée?

— Non, Césarine, je n'avais pas fait cette remarque.

— Tant mieux, — me répondit-elle, — cela aurait pu vous inquiéter; je ne voulais vous parler de rien... de peur de vous causer une fausse joie...

— Une fausse joie!... de grâce, expliquez-vous, ma chère amie?

Césarine, depuis la mort d'Hyacinthe, ne m'avait jamais donné que sa main à baiser. Soudain elle se jeta à mon cou et me serra dans ses bras, en murmurant passionnément ces mots à mon oreille, avec une expression de ravissement ineffable:

— Mon Fernand... je suis mère !!

Hélas! rien ne vibra en moi à ce premier cri de la maternité de Césarine!

Je vis dans cet aveu un nouveau droit que la veuve d'Hyacinthe s'arrogeait sur moi; j'en fus atterré. Dès lors, il ne me sembla plus possible de manquer à ma parole sans me déshonorer; puis, pour combler mon dépit et mon chagrin, je me figurai la beauté de Césarine altérée, flétrie, pendant tout le temps de sa grossesse, et longtemps après encore, si elle voulait par hasard allaiter son enfant.

Il y a souvent dans l'expansion du bonheur un tel aveuglement, que Césarine, toute à son enivrement, ne s'aperçut pas de la triste froideur avec laquelle j'accueillis sa confiance; la vivacité de son imagination ne me laissa pas le temps de lui répondre, et bientôt elle se lança dans l'énumération des joies, des félicités de toutes sortes qu'elle attendait de sa maternité.

Cette explosion de projets et d'espérances me laissa le temps de me remettre; je feignis de mon mieux de partager l'attendrissement de Césarine, et je la quittai la mort dans l'âme.

Après de longues heures de réflexions, voici ce que le jour même j'écrivis à Césarine.

Cette lettre était la véritable expression de ma pensée; j'aurais agi comme j'écrivais:

12 novembre, deux heures du matin.

Ma chère Césarine, depuis que je vous ai quittée tantôt, j'ai scrupuleusement interrogé ma conscience. Le résultat de cet examen me fait un devoir de vous exposer avec une inexorable sincérité l'état de mon cœur et de mon esprit... Vous aviserez ensuite.

Je dois avant tout vous déclarer, ma chère Césarine, que je suis prêt à accomplir le serment juré par moi au chevet d'Hyacinthe mourant; vous êtes mère... L'hésitation ne m'est plus possible, vous serez ma femme si vous l'exigez... C'EST VOTRE DROIT, je le reconnais. Je m'y soumettrai.

Ne vous indignez pas de ma franchise, je crois agir, j'agis en honnête homme.

Si je n'ai pas osé tantôt vous dire ce que je vous écris à cette heure, c'est que j'ai craint le spectacle de votre douleur et les reproches que je mérite peut-être...

Maintenant, voici, ainsi que je vous l'ai promise, la situation de mon cœur et de mon esprit:

Le serment fait par moi à Hyacinthe, au milieu d'un entraînement irréflecti, ne sera pas parjuré; mais je dois vous déclarer aujourd'hui que je crains de m'être inconsidérément engagé envers vous, ma chère Césarine, et voici pourquoi:

Beaucoup d'années s'écouleront sans doute encore avant que l'âge ait amorti mes passions. J'ai vingt-six ans, et je me sens incapable de vous promettre d'être un mari fidèle.

Si je vous suis infidèle, j'ai la conviction inébranlable que vous imitez ma conduite...

Or, je me crois trop pénétrant pour être un mari trompé sans le savoir, et le sachant, je suis trop orgueilleux pour supporter la honte et le ridicule.

Une défiance mal fondée, je l'espère, et à mon regret, offensante pour vous, me fait mettre en doute que j'aie été votre seul et premier amant.

Avant de savoir que vous étiez mère, je me serais peut-être cru autorisé, dans votre intérêt et dans le mien, à ne pas tenir la promesse de mariage que je vous ai faite; mais aujourd'hui, je vous le répète, votre droit est doublement consacré, je m'y soumettrai quand vous l'exigerez.

Si cruel, si honteux pour moi que soit cet aveu, ma chère Césarine, je dois vous confesser que votre cri de joie: *je suis mère!* n'a pas eu dans mon cœur tout le retentissement qu'il devait avoir; j'ai moins senti le bonheur d'être père que le poids de la chaîne que votre révélation rivait à mon avenir.

Voilà, ma chère Césarine, en toute sincérité, ce que je pense, ce que j'éprouve à cette heure.

Je ne m'excuse pas, je dis ce qui est, croyant qu'en une circonstance si grave la franchise est le premier des devoirs.

De même que j'ai confessé le mal, je dois aussi vous confesser le bien, car je ne suis ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant.

Vous me connaissez, ma chère Césarine, vous savez que mon cœur est bienveillant, mon caractère facile et variable; peut-être je m'exagère et mon refroidissement pour vous et les chances mauvaises que j'entrevois à notre mariage.

Peut-être, une fois cette union accomplie, reviendrai-je, moitié par nécessité, moitié par commodité de caractère, à envisager moins tristement la vie conjugale; peut-être même cette paternité, aujourd'hui, presque indifférente à mon cœur, me deviendra-t-elle douce et chère un jour.

En sera-t-il ainsi? Je suis loin de vous l'affirmer... Mais enfin cela est possible...

Je ne puis répondre de l'avenir; ce dont je suis certain, c'est du présent, c'est de ce que j'éprouve aujourd'hui.

Je vous en supplie, ma chère Césarine, ne croyez pas que je cache une lâche arrière-pensée sous une apparence de rude franchise; non, je ne veux pas blesser votre cœur d'une manière incurable, afin de vous forcer pour ainsi dire moralement de renoncer au droit que vous avez sur moi.

Si telle avait été ma pensée, je ne vous aurais pas dit que peut-être je cède, malgré moi, à des appréhensions exagérées, et qu'il se peut que je sois meilleur mari que je ne le pense...

Et puis enfin, si j'avais été fourbe et lâche, j'aurais pu partir cette nuit, pour un long voyage, et vous laisser ignorer le lieu de ma retraite.

Non, non, cela eût été indigne, je ne l'ai pas voulu, j'ai préféré vous dire la vérité toute entière et me mettre à vos ordres...

Un dernier mot, ma chère Césarine. On peut être mariés, sans vivre ensemble. Je vous déclare sur l'honneur que si vous voulez prendre mon nom, à la condition de nous séparer ensuite amiablement, j'y consentirai.

AI-je besoin de vous le dire, ma chère Césarine? Quelle que soit votre résolution, le sort de cet enfant et le vôtre seront assurés; dès demain, une somme de cent mille francs sera déposée pour vous chez mon notaire. (Je joins son adresse à cette lettre.)

Adieu, ma chère Césarine, je vous en prie, ne me répondez pas sous la première émotion de cette lettre; prenez quelques jours pour réfléchir; mais je désire qu'en attendant votre décision nous cessions de nous voir. Vous comprendrez le motif de ma demande.

En un mot, quelle que soit votre décision, je ne saurais trop vous le répéter, je l'accepte d'avance, et vous me connaissez assez pour être certaine qu'une fois la décision prise, j'agirai en galant homme.

FERNAND DUPLESSIS.

Le matin venu, j'envoyai cette lettre à Césarine.

Le lendemain soir, en rentrant chez moi, je reçus ce billet:

Merci de votre franchise.  
Je vous dégage de votre parole.  
Vous n'entendrez jamais parler de moi ni de mon enfant.  
Gardez votre argent.

CÉSARINE DURAND.

Contradiction étrange: à la lecture de ce billet, mon cœur se brisa; j'avais cédé plus peut-être à l'impatience de me sentir sous le coup d'un mariage pour ainsi dire forcé, qu'à l'appréhension même de ce mariage.

Le refus calme et digne de Césarine m'ouvrit les yeux, réveilla mon amour pour elle, parce qu'il était peut-être désormais impossible; je courus chez elle à minuit. Depuis le matin, elle avait quitté sa maison, après avoir vendu à un tapissier son modeste mobilier, car elle partait, avait-elle dit, pour un long voyage.

Malgré d'actives recherches, il me fut impossible de retrouver les traces de Césarine. Je ne devais la revoir que plusieurs années après cette époque.

Le séjour de Paris m'étant devenu pesant, je partis pour le Berry, afin de visiter la terre de Lariballière, que m'avait laissée ma grand-mère; je n'étais pas allé depuis quelques années dans cette propriété, à laquelle je pensais parfois comme lieu de retraite lorsque l'âge aurait amorti la fougue de mes passions.....

[La mobilité du caractère de Fernand Duplessis lui fit bientôt oublier Césarine: de 1827 à 1828, époque à laquelle il se maria, pour la première fois, il continua sa vie d'aventures et de plaisir, il eut quelques maîtresses de plus à classer dans ses souvenirs; son récit, qui embrasse ces deux dernières années de sa vie de garçon, peut être considéré comme le journal d'un homme à bonnes fortunes, mais qui, déjà fatigué par des excès précoces, commence à ressentir la satiété.

Pendant ces deux années il alla chaque automne passer quelques semaines dans le Berry, trouvant déjà un certain charme dans le contraste de la solitude des champs et des travaux rustiques avec la bruyante vie de Paris; ce fut surtout durant les loisirs de cette existence calme et retirée que le souvenir de Mme Raymond se réveilla souvent dans son cœur.

Nous reprenons les Mémoires de Fernand Duplessis à l'endroit où il expose les motifs et les circonstances de son mariage. E. S.]

## XXII.

Il y a quelque chose de fort étrange dans la façon dont se font certains mariages dits de convenances, c'est à dire l'immense majorité des mariages.

Voici comment et à quel propos je me suis marié pour la première fois.

J'extraits les pages suivantes du journal que j'avais commencé à écrire lors de ma liaison avec Césarine Durand, journal souvent interrompu, mais où se trouvent cependant les principaux faits de ma vie.

Le 5 septembre 1828, vers le midi, mon médecin vint me voir; nous eûmes l'entretien suivant:

Le docteur. — Excusez-moi, mon cher ami, de venir si tard...; j'ai été retenu à une consultation... Ah! ça, qu'avez-vous?

Moi. — Depuis quelque temps, j'éprouve du malaise... une assez grande faiblesse, puis cette toux de poitrine que vous savez m'est revenue; enfin, depuis deux ou trois jours je ne me sens pas bien...

Le docteur. — Parce que nous n'avons pas été sage! parce que nous ne voulons pas enrayer, parce qu'enfin nous continuons la vie de jeune homme comme si nous avions vingt ans.

Moi. — Ne dirait-on pas docteur, qu'à vingt-huit ans on est valétudinaire?

Le docteur. — Tout ce que je sais, c'est que

depuis une dizaine d'années que je vous connais, vous brûlez comme on dit, la chandelle par les deux bouts. Que voulez-vous, mon cher, on n'a pas été page et garde-du-corps... impunément!

*Moi.* — Voyons! ai-je donc commis de si grands excès?

*Le docteur.* — Ma foi, écoutez donc, vous aviez toujours une ou deux maîtresses, sans compter les caprices, puis les soupers, la moitié des nuits passée au jeu, et tout ce qui s'en suit.

*Moi.* — Après tout, cher docteur, je fais ce que tout le monde fait.

*Le docteur.* — Et il vous arrive ce qui arrive à tout le monde, si vous entendez par là les gens de plaisir comme vous... Eh! mon Dieu rien de plus simple: pendant les trois ou quatre premières années de la jeunesse la sève surabonde; on s'amuse sincèrement; aussi, peu de fatigue; mais plus tard la satiété arrive et l'on continue la même vie, moitié par habitude, moitié par amour-propre. L'on appelle la vanité à l'aide de la force déjà défaillante. Aussi, à vingt-deux ou vingt-trois ans, l'on sortait de table au jour naissant, l'œil vif, le teint frais, tandis qu'à vingt-huit ans, on en sort l'œil rougi et le teint plombé.

*Moi.* — C'est un peu vrai ce que vous dites-là, docteur; depuis environ un an, je commence à avoir de la vie de garçon par-dessus la tête, et pourtant...

*Le docteur.* — Et pourtant, vous persévérez... Vous faites comme les gens qui mangent sans appétit, et la digestion leur devient laborieuse... Tenez, sérieusement, il faut prendre garde à cela. Vous êtes sans doute d'une bonne constitution; mais vous avez besoin de soins, de grands ménagemens... Cette petite toux sèche est d'un fâcheux symptôme... Voilà plus de six mois que je vous avais offert un moyen infaillible de vous en débarrasser... D'abord il fallait vous couvrir de flanelle de la tête aux pieds...; vous n'avez pas voulu...

*Moi.* — Je n'ai pas voulu...; vous savez bien que...

*Le docteur.* — Je sais que lorsqu'on fait le beau, le *Don Juan*..., il est désobligeant d'être entortillé de flanelle comme une momie, et surtout d'être orné... d'un... cantère...

*Moi.* — Ah! docteur..., ne prononcez pas cet horrible mot!

*Le docteur.* — Eh bien! d'être, en outre de la flanelle, orné d'un *exutoire* quelconque, puisque la crudité de l'autre terme vous effarouche; mais enfin il s'agit de savoir si vous tenez à la vie, oui ou non?

*Moi.* — Si j'y tiens!... Certes, et beaucoup.

*Le docteur.* — Tant pis! si vous ne changez pas complètement de régime, et surtout si vous refusez le seul moyen de guérir votre toux chronique, vous vous exposez, sinon à une

fin prochaine, du moins à une vieillesse très prématurée, très cacochyme... Cela vous convient-il?

*Moi.* — Pas du tout. Mais quel régime me conseillez-vous de suivre?

*Le docteur.* — Je vous l'ai déjà dit: mener une vie calme, régulière, renoncer aux femmes et aux excès de table, vous coucher de bonne heure, habiter de préférence la campagne où vous jouirez d'un air salubre, au lieu de respirer l'air vicié de Paris, toujours fatal aux poitrines affaiblies comme la vôtre. Oui, suivez mes avis, alors vous rattraperez peu à peu vos forces perdues; votre constitution se rétablira, et vous pourrez vivre cent ans. Sinon, avant deux ou trois ans, ou vous mourrez de consomption, ou vous trainerez une vie défaillante; voici le vrai. Je suis autant votre ami que votre médecin. Je vous le répète donc, il est temps, plus que temps de m'écouter, sinon... votre serviteur de tout mon cœur.

*Moi.* — Je vous assure, mon cher docteur, que je sens la sagesse, l'urgence de vos avis; depuis quelques mois surtout l'état de ma santé m'inquiète, quoique les apparences...

*Le docteur.* — Eh! certainement, à vous voir, sauf un peu de pâleur et votre petite toux, vous avez, comme on dit, bonne mine... Mais attendez que vos poumons soient sérieusement attaqués... et vous verrez, malgré votre apparence de santé, quel changement s'opérera en moins de deux ou trois mois.

*Moi.* — Je vous crois; aussi, depuis quelque temps, je songeais sérieusement à l'état de ma santé, au régime que plusieurs fois déjà vous m'avez conseillé.

*Le docteur.* — Il ne s'agit pas de songer, il faut agir, et si j'étais à votre place, moi, savez-vous ce que je ferais?

*Moi.* — Quoi donc?

*Le docteur.* — Je me marierais.

*Moi.* — Me marier!

*Le docteur.* — Eh bien?

*Moi.* — Me marier... diable!

*Le docteur.* — Qu'est-ce que cela a donc d'extraordinaire?

*Moi.* — Me marier... Hum... docteur, voilà un remède qui pourrait être pire que le mal... Cependant, il peut y avoir du bon dans votre idée; je trouverais, il est vrai, dans le mariage cette régularité de vie que vous m'ordonnez.

*Le docteur.* — C'est évidemment le meilleur moyen de rompre avec cette vie de garçon qui vous tuera, et que vous continuez plus par habitude que par goût, vous l'avouez. Or pour nous résumer, mariez-vous, portez de la flanelle et résignez-vous pour plusieurs années, pour toujours, peut-être, à l'*exutoire* en question..., et vous êtes sauvé...

*Moi.* — Cette dernière condition est donc...?

*Le docteur.* — Indispensable... C'est le *sine qua non* de votre question...

*Moi.* — Allons, je me résigne, après tout; l'on se marie pour se régler, se soigner, et non pour faire le beau. Cependant...

*Le docteur.* — Cependant... quoi? N'avez-vous pas eu assez de maîtresses de toutes sortes? Bon Dieu! de trop de sortes... j'en sais quelque chose; vous rappelez-vous? Hein! il y a quatre ans? Enfin, n'avez-vous pas usé et abusé de tout?

*Moi.* — C'est vrai... j'ai joui de tout et beaucoup, et trop, peut-être...

*Le docteur.* — Alors, pourquoi diable hésiter à vous marier? N'est-ce pas le moment où jamais? Vous avez une belle fortune, vous êtes le meilleur garçon que je connaisse; enfin, sans vous flatter, vous avez eu assez de maîtresses pour savoir que vous êtes ce qu'on appelle un homme fort agréable. Vous n'aurez donc, j'en suis sûr, que l'embaras du choix entre dix excellents mariages.

*Moi.* — Eh! mon Dieu! docteur, je vous comprends; oui, surtout en égard à ma position de santé, le mariage s'offre à moi comme un port de salut. C'est le calme au lieu de l'agitation. C'est une vie réglée au lieu d'une vie désordonnée. C'est le repos de l'âme et du corps, et, par conséquent, la santé. Enfin, c'est la liberté, car au lieu d'être aux ordres et aux caprices d'une maîtresse, on est le maître chez soi; au lieu d'être condamné à faire toujours le *Céladon*, l'on se met à son aise. C'est, en un mot, la vie en pantoufles et en robe de chambre; votre femme vous entoure de soins, si vous êtes malade, surveille votre maison, et empêche vos gens de vous voler; si l'on a des enfans, ils grandissent à vos côtés, cela vous occupe. Le mariage, enfin, est un avenir tout tracé, large, droit, régulier comme une allée de jardin, bien nette, sablée, que l'on embrasse d'un coup d'œil d'un bout à l'autre; perspective qui n'est pas sans charme quand on est fatigué, harassé d'avoir longtemps couru par monts et par vaux, ignorant chaque soir le gîte du lendemain.

*Le docteur.* — Voilà le langage d'un homme raisonnable et de bon sens...

*Moi.* — Entre nous, cher docteur, la raison m'est facile; le passé ne me laisse guère de regrets: les maîtresses m'ennuient, le spectacle m'ennuie, le monde m'ennuie, le jeu m'ennuie; les soupers m'irritent l'estomac...; et si j'avais le courage de faire mon salut, suivant vos conseils jusqu'au bout, j'irais m'établir dans le Berry. Ma pauvre grand'mère m'a laissé dans cette province une belle propriété où la digne femme ne mettrait presque jamais les pieds; j'ai fait comme elle, sauf pendant la saison de la chasse, qui est superbe. Le château n'a besoin que d'être meublé à neuf; je vivrais là en gentilhomme campagnard; l'amour de la chasse m'est resté, il me semble

que j'aurais beaucoup de goût pour l'agriculture.

*Le docteur.* — Rien de plus sain que ce goût là; l'odeur des étables est très salutaire pour une poitrine comme la vôtre.

*Moi.* — Alors, j'aurais des vaches, je ferais valoir une partie de mes terres; oui, et quit-tant pour jamais Paris, les bottes vernies, les gants jaunes et le fer à papillote, je me vois d'ici revenu à la santé, vêtu d'une blouse, chaussé de gros souliers, arpentant mes champs, du matin au soir, mon fusil sous le bras, mes chiens sur mes talons, trouvant en rentrant chez moi ma femme coquettement habillée et m'attendant pour nous mettre à table, en été, sous une salle de verdure; en hiver, au coin d'un bon feu; et là, diner comme un ogre (une fois ma santé rétablie), digérer en sommeillant ou en entendant ma femme me lire les journaux, et me coucher par là-dessus pour recommencer le lendemain... Ah! docteur, docteur, si j'étais raisonnable, ce serait là ma vie!

*Le docteur.* — Eh! qui vous retient? N'êtes-vous pas libre comme l'air? Encore une fois, suivez mes conseils, sinon je ne réponds plus de vous.

Mon valet de chambre étant entré à ce moment, me demanda si je pouvais recevoir mon notaire, M. Barentin: il venait m'apporter un acte à signer; mon médecin connaissait beaucoup le *garde-notes*, celui-ci fut introduit.

Notre entretien continua ainsi, après que M. Barentin eut échangé quelques paroles cordiales avec mon médecin.

*Le notaire.* — Comment, mon cher client, je vous trouve couché? (*Au médecin.*) Il n'y a rien de grave, n'est-ce pas, dans la maladie de ce cher monsieur Duplessis? (*Riant.*) Sans cela... je serais arrivé fort à propos pour recevoir un testament. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

*Le docteur.* — Notre client est tout bonnement malade... de la vie de garçon; aussi, pour le guérir, je l'engageais à se marier.

*Le notaire.* — Excellente idée... Me voilà fort à propos; j'aime bien mieux rédiger un contrat... qu'un testament... Eh! eh! eh!

*Moi.* — Tenez, mon cher monsieur Barentin, c'est peut-être la Providence qui vous envoie... Voyons... mariez-moi...

*Le notaire.* — Parlez-vous sérieusement?

*Moi.* — Ma foi oui... tôt ou tard, il faut faire une fin; tâchez donc de me marier le plus tôt possible.

*Le notaire.* — Vrai... vous vous décideriez à vous marier?

*Moi.* — Positivement, si toutefois je trouvais un mariage à ma convenance...

*Le notaire.* — Qu'appellez-vous un mariage à votre convenance?

*Moi.* — Une jeune fille qui ait une fortune à peu près égale à la mienne, bien née, bien éle

rée..., ayant des qualités essentielles... un bon caractère et une jolie figure.

*Le docteur au notaire.* — Les prétentions de notre cher client ne sont pas exagérées, hein ?

*Le notaire, réfléchissant.* — Mais non... mais non...

*Le docteur.* — Vous devez trouver cela dans vos clients, mon cher Barentin... Vous êtes, vous autres, de vrais courtiers de mariage.

*Le notaire.* — Attendez donc... attendez donc ; il se pourrait bien..., parbleu ! que j'aie votre affaire...

*Moi.* — Ah ! bah ! et qui cela ?

*Le notaire.* — Cent mille écus de dot comptant... et après la mort des parens, vingt mille livres de rentes, au moins, en excellens placements hypothécaires... Voyons, ça vous va-t-il ?

*Moi.* — Mais, oui... jusqu'à présent...

*Le notaire.* — Fille unique, famille honorable ; le père, ancien munitionnaire général de l'armée, aujourd'hui vit de ses rentes, le meilleur homme du monde ; la mère, excellente femme, adore sa fille ; c'est, enfin, le modèle d'un de ces ménages du bon vieux temps.

*Moi.* — Et la fille ? comment est-elle ?

*Le notaire.* — Dix-huit ans, fraîche comme une rose, la jeunesse, la santé en personne, d'une ravissante figure, élevée dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris, un caractère angélique, toutes les vertus désirables... J'oubliais de vous dire qu'il y aurait à ajouter aux espérances une très belle maison de campagne sise à Saint-Brice, à quatre lieues de Paris ; elle a été bel et bien payée 167,000 francs il y a trois ans.

*Moi.* — Est-ce que cette famille habite ordinairement la campagne ?

*Le notaire.* — Huit mois de l'année. Mœurs patriarcales, mon cher client. Il y a environ huit ou dix mois, la mère m'a dit : « Mon bon monsieur Barentin, tâchez donc de nous marier Albine. La voilà sortie de pension, vous savez la dot que nous lui donnons, sans compter les espérances... Tablez là-dessus pour trouver l'équivalent de ces avantages ; il est entendu que nous voulons surtout un brave et honnête homme, veuf ou garçon. Quant à l'âge, nous irons, à la rigueur, jusqu'à trente-huit ou quarante ans, mais pas plus ; quant à la figure, nous avons seulement la prétention qu'il ne soit ni borgne, ni bossu, ni bancroche.

*Le docteur, s'adressant à moi.* — Parbleu ! voilà votre affaire ?

*Moi.* — Jusqu'ici toutes les convenances me paraissent réunies ; seulement sans tenir essentiellement à l'argent... vous savez, mon cher Barentin, que ma fortune...

*Le notaire.* — S'élève à quarante-sept mille livres de rentes, sans compter votre propriété du Berry, estimée trois cent vingt mille francs.

*Moi.* — On ne pourrait pas avoir, le cas échéant, 400,000 fr. de dot comptant ?

*Le notaire.* — Pas un centime au delà de cent mille écus ; je connais les intentions de la famille... il a été déjà question de deux mariages, l'un avec un de mes confrères dont l'étude rapporte 80,000 fr. par an, l'autre avec un banquier dans une très bonne position ; ils ont voulu avoir comme vous les 400,000 fr., chiffre rond ; l'affaire a été manquée...

*Moi.* — Cent mille écus... C'est tout au plus quatorze ou quinze mille livres de rentes...

*Le notaire.* — J'aurais un bon placement ; je me ferais fort de vous trouver seize mille francs nets.

*Moi.* — C'est à peine si cela couvrirait les dépenses que m'occasionnerait une femme. S'il vient avec cela deux ou trois enfans... vous concevez ? Je ne tiens certes pas à l'argent, mais enfin, vous savez... les affaires...

*Le notaire.* — Les affaires sont les affaires ; et il n'en est point de plus sérieuse que le mariage ; il est donc tout simple, il est même indispensable qu'avant de vous engager, vous songiez à équilibrer la recette et la dépense. Quant à moi, je suis, vous le savez, de ces notaires de la vieille roche, qui ne disent jamais que le vrai des choses ; si l'affaire vous va, avec les cent mille écus, elle est faite, j'en réponds ; je connais les parens et la jeune fille ; ils lui diront : « Il faut te marier à M. une tel, elle se mariera à M. une tel ; voilà son caractère... D'ailleurs, je vous connais depuis votre enfance, puisque j'étais le notaire de votre chère grand-mère ; j'ai toujours géré votre fortune ; je sais que vous êtes un excellent garçon, malgré quelques folies de jeunesse, et je serais parbleu bien fâché que vous ne les eussiez pas faites, ces folies ! au moins votre gourme est jetée, l'heure de la raison est venue... Voulez-vous que je parle, oui, ou non, à mon client ? cela ne vous engage à rien.

*Moi.* — Au fait, voyez-le toujours.

*Le notaire.* — J'ai justement rendez-vous aujourd'hui avec M. Chevrier, c'est son nom...

*Moi.* — Et si, par hasard, les préliminaires s'arrangeaient, où pourrait-on voir la jeune personne ?

*Le notaire.* — A une soirée, chez moi... à l'un de mes dimanches... où vous venez si rarement, mauvais sujet ! Ah ça, vous le savez, je suis rond et prompt en affaire : j'irai aujourd'hui chez M. Chevrier. Quand vous reverrai-je ?

*Moi.* — Quand vous voudrez ? demain, à cette heure-ci, par exemple.

*Le Notaire.* — C'est dit : votre fortune est aussi liquide que celle des Chevrier, je ne vois donc aucun obstacle, quant aux convenances matérielles ; maintenant, quant à la question de personnes, je la regarde comme résolue. Il faudrait, sans compliment, que Mlle Chevrier

fût bien difficile pour ne pas vous agréer à belle braise-main, comme on dit ; d'ailleurs, je vous l'ai dit, elle n'aura pas de volonté là-dessus. C'est un ange ; ce que sa famille choisira, Albine le choisira. Or, ce serait bien le diable si avec ses dix-huit ans, sa fraîcheur et sa délicieuse figure, Albine ne vous paraissait pas suffisante. Car enfin, il ne s'agit pas ici d'une maîtresse.

*Moi.* — Dieu merci... non !

*Le notaire, riant.* — J'aime beaucoup ce : dieu merci non ! c'est le cri d'un sage revenu des erreurs de ce monde... A demain donc, mon cher Duplessis ; je vous dirai le résultat de mon ambassade. — *Au médecin.* — Au revoir, cher docteur.

Le notaire sorti, mon médecin me dit :

— Bravo ! vous êtes ce qui s'appelle un homme de prompt résolution ; vous y gagnerez peut-être dix ou quinze années d'existence de plus ; toujours, par exemple, à la condition expresse du gilet et du caleçon de flanelle, et surtout de notre petit exutoire, à l'application duquel nous procéderons le plus tôt possible... hein ?

*Moi.* — Oui, mais, lorsque tout sera convenu, arrêté, pour mon mariage ; le lendemain de la signature du contrat, je vous le promets...

*Le docteur.* — Ah ! ça, je n'ai pas besoin de vous dire qu'il serait aussi très contraire, très funeste à votre santé... entendez-vous bien, très funeste... de vouloir faire le jeune homme... le héros avec votre femme... vous comprenez. L'on a vu des maris très amoureux, et il ne faut pas de tout que vous soyez de ces maris-là..., du moins d'ici à très longtemps.

*Moi.* — Ah ! mon cher docteur, soyez tranquille... c'est justement pour renoncer aux femmes que je me marie...

Mon journal est très sincère ; voilà comment et pourquoi j'ai songé à mon premier mariage.

A l'heure où j'écris ces lignes (bien des années après ce mariage), en relisant ce journal, j'ai doublement conscience de ce qu'il y a de brutal, d'odieux dans ces préliminaires ordinaires à presque tous les mariages de convenance, préliminaires dans lesquels l'avenir d'une pauvre jeune fille, que l'on n'a jamais vue, qui ne vous connaît point, qui ne se doute pas le moins du monde des intentions que l'on a sur elle, se trouve ainsi très souvent irrévocablement engagé.

## XXIII.

Dans la journée, M. et Mme Chevrier avaient reçu la visite de M. Barentin, mon notaire. D'après son récit, très véridique, je le sais, voici cet entretien, qui eut lieu dans la

chambre à coucher de Mme Chevrier, les portes bien closes et tout le monde écarté sur la demande du notaire.

*Mme Chevrier.* — Allez-vous enfin nous dire, monsieur Barentin, pourquoi vous nous enfermez ainsi ? Pourquoi toutes ces précautions ?

*M. Chevrier.* — Oui, cher ami, pourquoi toutes ces précautions ?

*Le notaire.* — Parce qu'il s'agit d'une affaire, Mme Chevrier, d'une grave affaire.

*Mme Chevrier.* — Et laquelle donc ?

*M. Chevrier.* — Oui, laquelle !

*Le notaire.* — Je crois, mes amis, cette fois-ci, avoir eu la main très heureuse : je viens tout bonnement vous proposer un phénix pour votre chère Albine.

*Mme Chevrier.* — Un mariage...

*Le notaire.* — Quarante-sept mille livres de rentes en bons placements ; une propriété en Berry estimée, lors de l'inventaire de la succession, il y a cinq ans, plus de trois cent mille francs !

*Mme Chevrier.* — Ah ! mon Dieu ! quelle trouvaille ! Mais c'est superbe... superbe.

*M. Chevrier.* — C'est magnifique.

*Mme Chevrier.* — Et l'on sait que nous donnons... ?

*Le notaire.* — Cent mille écus de dot, pas un liard de plus... et l'on s'en contente...

*Mme Chevrier.* — Ah ! mon cher monsieur Barentin... c'est à faire à vous. C'est à n'y pas croire... Quarante-sept mille livres de rentes ! et une terre ! Et l'on se contente de nos cent mille écus... C'est à en devenir folle de joie... Mais dites-moi, et la personne, en question, quelle est-elle ?

*M. Chevrier.* — Ah ! oui, cher ami, à propos, la personne ?

*Le notaire.* — M. Fernand Duplessis (c'est mon jeune homme) a vingt-huit ans. J'étais l'ami de sa grand-mère, qui l'a élevé. Il a d'abord été page et garde-du-corps. A la mort de sa grand-mère, il a quitté l'état militaire pour vivre de ses rentes. Il s'est donc trouvé, à sa majorité, maître de sa personne et de sa fortune. Vous sentez bien, mes amis, qu'avec de telles facilités pour s'amuser, je ne viens pas vous conter que M. Duplessis s'est toujours conduit comme un Caton.

*Mme Chevrier.* — Nous ne le croirions pas, monsieur Barentin.

*M. Chevrier.* — Cela nous serait impossible à croire, cher ami.

*Le notaire.* — M. Fernand Duplessis a donc, comme on dit, largement mené la vie de garçon ; mais, tout en donnant beaucoup à ses plaisirs, il n'a pas, comme tant d'autres étourneaux, mangé ou écorné son bien ; loin de là : tout en vivant très honorablement, il mettait, bon an mal an, une dizaine de mille francs de côté ; c'est moi qui ai toujours géré sa fortune,